

RUMILLY, Robert. *Histoire des Acadiens*. 2 vol., Montréal, chez l'auteur, [1955]. 1038 p.

Guy Frégault

Volume 9, numéro 1, juin 1955

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301700ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301700ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frégault, G. (1955). Compte rendu de [RUMILLY, Robert. *Histoire des Acadiens*. 2 vol., Montréal, chez l'auteur, [1955]. 1038 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(1), 131–133. <https://doi.org/10.7202/301700ar>

RUMILLY, Robert. *Histoire des Acadiens*. 2 vol., Montréal, chez l'auteur, [1955]. 1038 p.

Rien qu'un récit, écrit l'excellent méthodologiste Renier, l'histoire n'est pas autre chose qu'un récit. Voilà, semble-t-il, la

définition que M. Robert Rumilly donnerait aussi de son art, à en juger, du moins, par la façon dont il le pratique. Non pas que toute explication soit absente de ses livres ; cependant, lorsqu'elle se présente, l'explication y apparaît surtout comme un résumé, comme une narration simplifiée dont l'auteur omettrait tous les détails en vue de faire plus vite et plus clair. Que l'on veuille bien ne pas prendre cette remarque pour un reproche. M. Rumilly travaille bien, même s'il ne coud pas à petits points. Et il a du style, ce qui veut dire qu'il atteint sûrement l'effet qu'il vise avec la plus grande économie de moyens. Pour ma part, j'estime que ses travaux comptent au nombre des plus importants que les Canadiens français aient produits depuis un quart de siècle.

Sans doute cette *Histoire des Acadiens* n'a-t-elle pas la même valeur que l'*Histoire de la province de Québec*. Elle est plus rapide, moins approfondie, moins neuve et pas tout à fait aussi frémissante de vie que le grand ouvrage auquel le nom de M. Rumilly restera attaché. Ce serait commettre une assez mauvaise plaisanterie que de souligner trop lourdement qu'elle vient à son heure ; elle eût été remarquée à toute heure et, même sans la complicité des circonstances, elle aurait valu d'être étudiée avec soin.

Ce livre, on l'aura déjà compris, n'est pas de ceux qui se lisent à la loupe. Des exemples ? Il est permis d'éprouver quelque étonnement lorsque l'auteur, après avoir noté que Biencourt « suit une politique indigène à base, non seulement d'équité, mais de large compréhension », ajoute, lui-même peu compréhensif : « Insistons sur le contraste de cette attitude des Français d'Acadie avec celle des autres peuples colonisateurs : Anglais et Espagnols ». Où la *leyenda negra* ne vient-elle pas se nicher ? Expliquer que la toute petite agglomération québécoise qui tombe aux mains des Kirke en 1629 est « affaiblie par le scorbut », c'est une méprise : infiniment plus que la maladie, ce qui « affaiblissait » Québec, n'était-ce pas la tragique insuffisance de la colonisation française ? Ailleurs, le regard du lecteur se heurte à ceci : « D'Aunay transfère le siège du gouvernement à Port-Royal » (p. 60) ; on frotte ses lunettes et l'on corrige : *transfère*...

Ce ne sont là, convenons-en, que des négligences légères. Le désaccord pourrait se creuser davantage sur la déportation des Acadiens. Elle fut, affirme M. Rumilly, « une vaste entreprise d'expropriation ». Ici, je me récrie : rien que cela ? Je le vou-

drais bien, car si c'était vrai, tout deviendrait tellement simple : on se trouverait devant un vulgaire scandale politique ; il suffirait de se boucher le nez et de passer vite. En réalité, et c'est ce qui en fait la gravité, l'expulsion massive de 1755-1762 fut une politique. Vue sous son vrai jour, elle apparaît comme l'épisode le plus dramatique, peut-être, de la lutte gigantesque que le monde français et le monde britannique se livrèrent pour la possession de l'Amérique du Nord et de la prépondérance mondiale. Elle fut un crime, bien entendu, et il n'est pas mauvais qu'on le précise pour plus de clarté. Mais elle fut surtout une des opérations de la guerre de la Conquête. Il faut donc la replacer dans ce cadre pour en saisir tout le sens, ce que l'auteur a négligé de faire.

Il convient ensuite de montrer que le déplacement de la population acadienne a provoqué la désintégration de l'Acadie. La défaite canadienne est difficile à décrire en raison du grand espace de temps sur lequel elle se déploie ; au rebours, la défaite acadienne frappe par la brutalité avec laquelle elle fut infligée à la société qui l'a subie : il est impossible de ne pas se rendre compte de l'émiettement d'un groupe humain. M. Rumilly n'a pas manqué de le voir. Il n'a pas choisi au hasard le titre de son livre. L'histoire des Acadiens se poursuit jusqu'à nos jours, cependant que celle de l'Acadie s'achève au milieu du XVIIIe siècle. C'est, du reste, la véritable « tragédie » de ce peuple brisé : s'il existe encore des Acadiens, l'Acadie n'est plus.

Faut-il répéter que cet ouvrage est à lire ? Qu'il ait des défauts, certes, j'en conviens. Il lui arrive de sentir le manuel et il n'est pas exempt de monotonie. Comme, en général, M. Rumilly résume largement les connaissances acquises sur le sujet qu'il développe, une bibliographie aurait constitué un instrument de travail commode. De plus, un index eût été utile. Malgré ces deux lacunes, qui empêchent de tirer de ce gros livre tout le parti qu'on voudrait, il reste que l'on peut difficilement parler des Acadiens sans le consulter. Il remplace avantageusement le travail de Lauvrière, dont la prolixité était agaçante et la partialité, déplaisante. Félicitons l'auteur d'avoir entrepris une tâche aussi considérable et de l'avoir menée à bien en dépit des obstacles que lui opposaient d'abord l'état décidément pénible des études acadiennes et, en second lieu, les conditions actuelles de l'édition canadienne-française.